

jusqu'aux fondations le palais de ces despotes qui avaient cent vingt millions de sujets. Ce que nous voyons n'est que les ruines des *substructions*, amas de gros murs et de voûtes destinés à racheter les inégalités du terrain; cela forme un plan horizontal sur lequel le palais était élevé. Les rêveries de Bianchini, dépourvues de toute logique, suivant l'usage des archéologues, ne peuvent nous donner aucune idée du palais des Césars. En parcourant ces ruines, nous avons fait grand peur à une douzaine de serpents qui nous l'ont bien rendu. Je crains que cet article ne paraisse aussi plat (décoloré) que l'a été notre sensation. Les ruines trop informes ne supportent pas le récit; il faut les voir.

11 mars 1828. — A Paris, dès qu'on a l'idée de faire un voyage en Italie, on pourrait acheter et placer dans la chambre où l'on se tient le plus habituellement quelques gravures de Morghen, d'après les tableaux de Raphaël au Vatican. C'est une triste vérité : on n'a beaucoup de plaisir à Rome que lorsque l'éducation de l'œil est achevée. Voltaire eût quitté les salles de Raphaël en haussant les épaules et faisant des épigrammes, car l'esprit n'est pas un avantage pour jouir de l'espèce de plaisir que ces peintures peuvent donner. J'ai vu les âmes timides, rêveuses, et qui souvent manquent d'assurance et d'à-propos, goûter plus vite que d'autres les fresques de Luini à Saronno, près Milan, et celles de Raphaël au Vatican.

La plupart des Français ne peuvent s'élever jusqu'à sentir les fresques du Corrège à Parme; ils s'en vengent par des injures. C'est quelque chose dans le genre des fables les plus délicates de la Fontaine. Pour moi, j'ai beaucoup d'estime pour un brave Génevois, M. Simond, qui se moque franchement de Michel-Ange et de son *Jugement dernier*, où l'on voit des hommes arrangés à la *crapaudine*. M. Simond place dans

ce tableau le Tasse, qui, à la vérité, n'était pas né; mais la bonne foi et la bardiesse du Génevois n'en sont pas moins fort remarquables. Genève, ville fort instruite, est faite pour gagner de l'argent et brûler Servet. Dans les mœurs du dix-neuvième siècle, au lieu de brûler Servet, les femmes sortent d'un salon quand lord Byron y entre¹. Lord Byron payait son titre par être affligé de la scène qu'on lui avait faite. Un homme de génie italien en eût bien ri.

Raphaël travaillait dans la salle de Constantin, où il avait déjà peint à l'huile la figure de la *Justice* et celle de la *Mansuetude*, lorsque la mort arriva, et tout fut fini pour l'école romaine. Les sots s'emparèrent de sa manière, et la peinture ne fut grande de nouveau que lorsqu'un homme de génie (Louis Carrache) osa abandonner le style de Raphaël. C'est donc le sec et dur Jules Romain, qui a peint à fresque cette grande bataille de Constantin contre Maxence, qui ce matin nous a arrêtés. Tous les peintres modernes chargés de représenter des batailles ont pillé à plaisir le dessin de Raphaël. Probablement jamais on ne se battit ainsi; mais c'est un *beau mensonge*. Ce tableau ressemble à une bataille des Romains comme l'*Iphigénie* de Racine ressemble à l'histoire tragique qui se passa en Aulide. Il a encore été imité par MM. Gros et Girodet. La *Bataille de Montmirail*, de M. Horace Vernet, est enfin venue arrêter ce mouvement d'imitation. Pour la première fois un tableau a osé représenter la manière dont on se bat aujourd'hui. (L'amour du *laid*, qui caractérise nos jeunes peintres, ne paraît pas trop dans cette bataille.)

Nous avons terminé notre visite au Vatican par l'examen de la bibliothèque. Il est singulier de voir le chef d'une religion qui voudrait anéantir tous les livres avoir une bibliothèque.

¹ Historique.

Aussi il faut voir de quelle façon on y reçoit les étrangers curieux, les Français surtout. M. Mai m'y a refusé avec impolitesse l'exemplaire de Térence, célèbre à cause des miniatures; on croit y retrouver quelques traces de l'habillement des Romains. M. Mai est le seul homme grossier que j'aie trouvé à Rome; il sera bientôt cardinal, et, si l'on voit durer le système de Léon XII, les plaintes des étrangers hâteront son avancement.

La découverte des manuscrits palimpsestes était faite bien longtemps avant M. Mai. Les moines du moyen âge grattaient une feuille de parchemin sur laquelle était écrit un morceau de Cicéron, et sur cette feuille de parchemin grattée transcrivaient une homélie de leur abbé. Il s'agit de retrouver le passage de Cicéron à l'aide des traces laissées par le grattoir sur le parchemin. Malheureusement les palimpsestes ne nous ont donné jusqu'ici que des phrases de l'orateur romain; on n'a pas été assez heureux pour découvrir un récit de Salluste, de Tite-Live ou de Tacite.

12 mars. — Nicolas V, cet homme singulier, qui ne voulait pas accepter le pontificat, et dont j'ai déjà parlé à l'occasion de Saint-Pierre, établit cette bibliothèque vers l'an 1450. On sortait à peine de l'époque pendant laquelle le clergé avait formé la classe la plus instruite, et, à force de savoir-faire, dompté la force grossière par la perspective de l'enfer. Nicolas V, malgré son esprit supérieur, ne pouvait prévoir que des livres mêmes qu'il rassemblait sortiraient l'idée de soumettre la croyance à l'examen personnel, idée si fatale au saint-siège.

Arrêtons-nous un moment à cet examen personnel; à Rome, c'est comme l'idée de république à Paris, le grand croquemitaine du gouvernement. Il faut, pour être sauvé, suivre en aveugle les pratiques indiquées par le pape; telle est la théorie de la re-

ligion romaine. Bossuet, malgré sa triste histoire des conversions opérées par les dragons de Louis XIV, est presque regardé comme un hérétique, et tous les chrétiens français de 1829 comme étant plus d'à moitié protestants; il n'y a d'exception que pour la congrégation du Sacré-Cœur de Jésus. M. le cardinal S., qui daignait m'expliquer cette théorie, peut se tromper au fond, mais son raisonnement est logique. Suivant la doctrine romaine, le pape, vicaire de Jésus-Christ, est chargé du salut de tous les fidèles; il est général en chef. Chaque fidèle, au lieu d'obéir avec humilité, veut-il examiner, il y a désordre dans l'armée, et tout est perdu. Que sont les quatre propositions de Bossuet? Une excitation au désordre, un achèvement à la lecture de Voltaire et de Bentham; de là à prêcher la religion comme utile même dans ce monde, il n'y a qu'un pas. L'écrivain qui a répandu cette damnable rêverie est Montesquieu. Les chrétiens de France ont pris cette plaisanterie au sérieux; ne sert-elle pas d'épigraphe au Génie du christianisme? Du moment que vous admettez l'utilité des bonnes actions, comme ces actions peuvent être plus ou moins bonnes, plus ou moins utiles, il y a examen personnel; vous arrivez au protestantisme.

Le chrétien qui examine la plus ou moins grande utilité des actions est, sans le savoir, un disciple de Jérémie Bentham et d'Helvétius. Vous n'échappez à ce malheur, ajoutait S. É. M. le cardinal S^{***}, que par la légèreté de l'esprit français. Le comble de l'abomination, me disait un jour un fratone (nom romain pour désigner un moine intrigant, alerte et fort puissant), le comble de l'abomination, c'est de voir défendre la religion comme utile. Il est une chose plus triste encore, c'est de la voir défendre comme belle, c'est-à-dire comme utile à nos plaisirs. La cérémonie des Rogations est belle comme le serait un joli ballet (voir la charmante description dans le

Génie du christianisme). Telle est la substance de vingt conversations que j'ai eues à Rome avec des gens graves de toutes les opinions. La plupart regardent une révolution comme inévitable en Italie; serait-elle prévenue quant à la religion, en donnant aux curés l'élection des évêques?

14 mars 1828. — Une révolution serait prévenue ou adoucie dans ses fureurs par les réformes; mais ces réformes diminueraient le bien-être de gens âgés qui sont convaincus qu'elle n'osera paraître qu'après eux. Le mécanisme social des États romains est arrangé pour accumuler toutes les jouissances sur la tête d'une quarantaine de cardinaux et d'une centaine de généraux d'ordre, d'évêques, de prélats; ce sont gens sans famille, la plupart fort âgés, et dont la vie entière semble calculée de façon à augmenter en eux cette habitude d'égoïsme si naturelle aux prêtres de toutes les religions. Les trois quarts de ces personnages heureux sont choisis dans les familles nobles; et, comme vous le savez, la noblesse actuelle est assez libérale en Toscane, et carbonari à Naples. L'esprit du clergé romain sera donc forcément changé plus tôt qu'on ne pense. Je crois qu'il n'existe plus que deux cardinaux de ceux que je vis en 1802. On n'est fait cardinal que vers cinquante-cinq ans. La majorité de ce corps change tous les sept ans; sept ans forment aussi la durée moyenne du règne d'un pape.

Quelque éclairé que soit un souverain pontife, réunit-il les lumières du cardinal Spina au grand caractère de Pie VII, il est impossible qu'il ne soit pas un peu troublé par la haute position à laquelle il arrive, et qui toute sa vie a formé l'objet secret de ses vœux.

A moins d'être un politique du premier ordre, et de réunir à des lumières toujours fort rares un caractère de fer, ce pape n'apercevra pas la nécessité d'une réforme dans la religion

catholique. Si la religion ne prend pas une nouvelle forme, nous allons être témoins d'une guerre à mort entre le papisme ou la *croissance*, et le gouvernement représentatif fondé sur l'*examen* et la *dé fiance*.

Quelques lumières qu'aient les papes du dix-neuvième siècle, s'ils ne sont pas des hommes tout à fait supérieurs, ils protégeront le *sacré-cœur* et le *jésuitisme*, comme le seul moyen de ramener à l'*unité*. L'Autriche, qui a neutralisé le poison et qui ne craint nullement chez elle ses ligoristes ou jésuites, va faire tout au monde pour en embarrasser les autres souverains. Les jésuites seront ses espions en France, en Belgique, en Suisse, etc.

Mais, disais-je à mon habile antagoniste, M. l'abbé Ranuccio, la religion a eu l'imprudence de se faire *ultra* en Espagne, en Portugal, en France; si ce parti succombe sous la mode des constitutions, que deviendra-t-elle?

Je ne sais ce qui se passe en Espagne; mais je puis vous assurer que le *Constitutionnel* est le catéchisme de tous les Français nés vers 1800. Ils font bien pis que de ne pas croire au catholicisme, ils l'ignorent. Si vous ne vous exécutez de bonne grâce, quelque philosophe éloquent, comme M. Cousin, se lèvera, ira habiter une solitude affreuse à deux lieues de Paris, et se donnera le plaisir de fonder une religion.

A cela, mon antagoniste a répondu que l'an passé les dévots de France ont légué huit millions à la religion; et, comme je lui faisais observer que les vieillards ne pouvaient entrer dans nos calculs, il m'a fait entendre que la piété ne conférait pas l'immortalité physique, que chaque homme n'était responsable que de ce qui se passait de son vivant, etc., etc., en un mot, le mot de Louis XV : « Ceci durera plus que moi. »

Le 18 mars 1829, M. le cardinal Castiglioni, maintenant Pie VIII, qui se trouvait ce jour-là chef des cardinaux évêques,

a répondu, au nom du conclave, à M. de Châteaubriand, ambassadeur de France. Ce grand écrivain avait fait entrevoir dans son discours certaines idées raisonnables sur le gouvernement de l'Église; voici quelques fragments de la réponse :

« Le sacré collège connaît la difficulté des temps auxquels le Seigneur nous a réservés. Toutefois, plein de confiance dans la main toute-puissante du divin Auteur de la foi, il espère que Dieu mettra une digue au désir immodéré de se soustraire à toute autorité, et que, par un rayon de sa sagesse, il éclairera les esprits de ceux qui se flattaient d'obtenir le respect pour les lois humaines en dehors de la puissance divine.

« Tout ordre de société et de puissance législative venant de Dieu, la seule véritable foi chrétienne peut rendre sacrée l'obéissance, parce que seule elle consolide le trône des rois dans le cœur des hommes, parce que seule elle offre un appui inébranlable auquel la sagesse humaine s'efforce en vain de substituer d'autres motifs fragiles, et des causes de collision.

« Le sacré collège, pénétré de l'importance de l'élection qui intéresse la grande famille de toutes les nations réunies dans l'unité de la foi et dans l'indispensable communion avec le centre de cette même unité, adresse les prières les plus ferventes au Saint-Esprit, de concert avec les pieux et édifiants catholiques de la France, pour obtenir un chef qui, revêtu de la suprême puissance, dirige heureusement le cours de la nation mystique.

« Fort des paroles de notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a promis d'être avec son Église non-seulement aujourd'hui et demain, mais jusqu'au dernier des jours, le conclave espère que Dieu accordera à cette Église un pontife saint et éclairé, lequel, avec la prudence du serpent et la simplicité de la colombe, gouvernera le peuple de Dieu, et qui, plein de son esprit et à l'exemple du pontife défunt, réglera sa conduite selon

la politique de l'Évangile; politique découlant des saintes Écritures et de la vénérable tradition, unique école d'un bon gouvernement, politique par conséquent aussi élevée au-dessus de toute politique humaine que le ciel l'est au-dessus de la terre.

« Ce pontife, donné par Dieu, sera certainement le père commun des fidèles; sans acception des personnes, son cœur, animé de la plus vaste charité, s'ouvrira à tous ses enfants; émule de ses prédécesseurs les plus illustres, il veillera à la défense du dépôt qui lui sera confié; du haut de son siège il montrera aux admirateurs étrangers de la gloire ancienne et nouvelle de Rome, outre un grand nombre d'autres monuments, le Vatican et le vénérable institut de la Propagande, pour démentir celui qui accuserait Rome d'être l'ennemie des lumières et des arts. Le Vatican prouvera que tous les arts, dans leur union fraternelle, ont atteint, à Rome, le comble de la perfection; et, dans l'institut de la Propagande, on reconnaîtra le secours qu'il a prêté aux découvertes scientifiques, au progrès des connaissances, et à la civilisation des peuples les plus sauvages. »

15 mars. — Revenons à la bibliothèque du Vatican. Vers 1587, Sixte V, homme de génie, qui aurait dû comprendre le danger des livres, fit élever, sur les dessins de Fontana, l'édifice où nous sommes. On ne voit pas de livres; ils sont renfermés dans des armoires. Il est des cabinets remplis de manuscrits où l'on ne peut entrer sans être excommunié *ipso facto*. Un libéral nous disait qu'on a détruit plusieurs manuscrits de 1826 à 1829.

Je vous ai déjà engagés à remarquer au-dessus d'une porte la vue de Saint-Pierre de Rome, tel qu'il eût été si l'on avait suivi le plan de Michel-Ange. On trouve dans le cabinet des

Papyrus plusieurs fresques de Raphaël Mengs, qui, pendant un demi-siècle, a passé pour un grand peintre, grâce au charlatanisme adroit de M. d'Azara. En 1802, on admirait encore le *Moïse* de Mengs.

Monsieur N***, qui expliquait la bibliothèque à nos compagnes de voyage, leur raconta ce trait de sévérité de Sixte-Quint. Après qu'il eut renouvelé la défense d'avoir sur soi des armes cachées, il fut averti que le jeune prince Ranuce, fils et héritier d'Alexandre Farnèse, duc de Parme et gouverneur des Pays-Bas pour l'empereur, avait l'habitude de porter des pistolets. Un jour que ce jeune prince s'était présenté pour avoir une audience du pape, on l'arrêta dans une des salles du Vatican, on lui trouva des pistolets, et sur-le-champ il fut conduit au château Saint-Ange. Le cardinal Farnèse, instruit de ce qui venait d'arriver, se hâta de solliciter une audience du pape pour demander la grâce de son neveu; il essaya un refus. Le cardinal, qui connaissait Sixte-Quint et tremblait pour les jours du prince, revint à la charge, et obtint enfin sur les dix heures du soir l'audience demandée.

Pendant que le cardinal tombait aux genoux du pape, le gouverneur du château Saint-Ange recevait l'ordre de faire couper la tête à Ranuce. Sixte V prolongea pendant quelques instants l'audience accordée au cardinal, et enfin se débarrassa de lui en signant l'ordre nécessaire pour la liberté du prince. Heureusement, sans perdre un moment, le cardinal courut au château Saint-Ange; il y trouva son neveu, qui se lamentait entre les bras d'un confesseur. Sa mort n'avait été retardée que parce qu'il avait voulu faire une confession générale. Le gouverneur, voyant la signature du pape, rendit le prisonnier. Le cardinal avait des chevaux tout prêts, et, en peu d'heures, Ranuce fut hors des États de l'Église. Pendant longtemps on a montré ses pistolets au château Saint-Ange.

C'est par des mesures analogues que les généraux de Napoléon avaient supprimé l'assassinat dans les Calabres et en Piémont. Vers 1802, on envoya au supplice plusieurs centaines d'assassins en Piémont, ce qui semblait le comble de l'horreur aux habitants. Je vis alors le célèbre Maïno, voleur héroïque.

16 mars 1828. — L'on entre par une porte grillée dans un charmant petit musée, bâti par les ordres de Pie VII. Ce prince avait un goût réel pour les beaux-arts. Raphaël Sterni fut l'architecte; c'est le dernier homme de cette profession à qui l'on ait vu du talent. Dans ce petit musée, qu'on appelle Braccio Nuovo, se trouvent la *Minerva Medica*, achetée de Lucien Bonaparte par Pie VII; et plusieurs excellentes statues. Le buste de Pie VII, par Canova, est, de tout ce que nous avons vu aujourd'hui, ce qui a fait le plus de plaisir à nos compagnes de voyage. Nous avons cherché, dans le jardin Boscareccio du Vatican, un petit casin élevé par Pirro Ligorio. Nous étions fort curieux de l'examiner, car c'est une copie d'un édifice antique qu'on voyait sur la rive du lac Gabinus: ceci peut donner quelque idée de la manière dont les anciens se logeaient.

17 mars. — Nous sommes venus lire quelques articles de l'ouvrage de Quirino Visconti, en présence des statues qu'ils décrivent. Nous nous sommes arrêtés longtemps devant celle de Tibère; elle a été parfaitement comprise. En revanche, le *Torse* n'a produit aucun effet réel; on a reconnu que c'était là ce morceau de marbre si admiré par Michel-Ange et par Raphaël, qui l'a reproduit dans le *torse* du Père éternel de la *Vision d'Ézéchiël*; on l'a étudié comme un caractère chinois, mais il n'a créé ni peine ni plaisir. Ce fragment appartenait probablement à une statue représentant *Hercule élevé au rang des*

dieux; on y lit le nom du sculpteur Apollonius, fils de Nestor, Athénien. Les premières statues furent rassemblées sous des remises, près du jardin du Belvédère, par Jules II, Léon X, Clément VII et Paul III. Ces papes possédaient déjà l'*Apollon*, le *Laocoon*, le *Torse*, l'*Antinoüs*, et la statue couchée, à laquelle son bracelet à forme de serpent a fait donner le nom de *Cléopâtre*.

Ce n'est pas à cause de leur *beauté*, mais bien de leur vénérable antiquité, que nous avons été touchés à la vue de tous les monuments extraits en 1780 de l'antique tombeau des Scipion, découvert près la porte de Saint-Sébastien. Ce site, qui est maintenant compris dans les murs, était autrefois en dehors de la porte Capena. Nous ne pouvions nous éloigner du grand sarcophage de L. Scipion Barbatus. Quels souvenirs il rappelle! Pourquoi ne le replace-t-on pas dans le lieu où on l'a trouvé?

La forme de ce monument et l'inscription sont également remarquables. La pierre est celle de la montagne d'Albano, l'architecture est dorique, et atteste la conquête de la Lucanie.

Les peintures qui ornent les murs sont de Jean d'Udine, restaurées par Unterperger.

Après avoir passé devant quelques fragments de statues remarquables par les draperies, nous avons revu le fameux *Méléagre*, dont les Tuileries ont une copie.

Nous sommes entrés dans la petite cour, autour de laquelle sont disposés, dans des cabinets élevés en 1865 : 1° le *Persée* et les *Athlètes* de Canova; la figure de Persée, et surtout celle de Méduse, nous ont plu; 2° le *Mercure*, appelé autrefois l'*Antinoüs du Vatican*, qui fut trouvé dans le seizième siècle sur le mont Esquilin; 3° le *Laocoon*, trouvé en 1506 dans les Thermes de Titus. (Michel-Ange reconnut que ce groupe est formé de trois blocs de marbre. Le bras droit qui manquait fut fait en

marbre par Montorsoli et ensuite en stuc par Cornacchini, et toujours fort mal); 4° l'*Apollon du Belvédère*, trouvé à Antium vers la fin du quinzième siècle, et placé ici par Jules II (on a cru que le dieu était représenté au moment où il vient de lancer un dard contre le serpent Python; on pense maintenant que cette statue est un *Apollon destructeur des maux*); la vue des marbres d'Elgin, dont les plaques existent à vingt pas d'ici, nuira beaucoup, ce me semble, au rang qu'occupait cette statue. La majesté du dieu sembla un peu théâtrale à nos compagnes de voyage. Nous avons lu la description de Winkelmann; c'est du Phébus allemand, le plus plat de tous. N'y a-t-il pas une description de l'*Apollon dans Corinne*?

Nous avons regardé avec plaisir deux ou trois sarcophages que nos yeux ont distingués parmi la foule de ceux qu'on a placés sous les portiques de cette petite cour. On sent bien vite ici la nécessité de se faire une idée du *beau antique*, le plaisir que donnent les statues en est centuplé. Il faut d'abord écarter toutes les phrases vides de sens empruntées à Platon, à Kant et à leur école. L'obscurité n'est pas un défaut quand on parle à de bons jeunes gens avides de savoir, et surtout de *paraître savoir*; mais dans les beaux-arts elle tue le plaisir. Jérémie Bentham conduit à l'intelligence du *beau antique* cent fois mieux que Platon et tous ses imitateurs.

La salle des animaux fait un joli contraste avec ce que nous venons de voir; plusieurs sont modernes, presque tous sont restaurés. Le beau *Centaure* fut trouvé près de l'hôpital Saint-Jean en 1780. Nous avons été frappés d'un lion de marbre gris qui tient dans ses ongles une tête de taureau; il fut trouvé en même temps que le *Centaure*. Au milieu de la pièce se trouve une belle table du plus beau vert antique.

Nous avons remarqué dans l'autre salle une belle chèvre trouvée auprès de l'église Saint-Grégoire; une truie avec ses

douze petits, trouvée sur le Quirinal; le groupe d'*Hercule qui tue Gérion*.

Pour délasser notre vue de la blancheur du marbre, nous avons levé les yeux dans la galerie des statues sur quelques peintures du Pinturicchio et de Mantegna; nous nous sommes arrêtés devant un bas-relief de Michel-Ange, qui représente l'infâme Côme 1^{er}, qui rétablit Pise; nous avons vu le *Pâris* du palais Altémp; une statue de femme assise, *style étrusque*, ce qui veut dire style grec des premiers temps; la statue de *Caligula*, trouvée à Otricoli; un charmant groupe, un *Satyre avec une nymphe*; l'*Amazone Mastée*; la belle statue de *Junon*; la charmante petite *Uranie assise*.

La vérité parfaite de la statue du poète comique Posidippe nous a délassés de l'idéal, elle fut trouvée à Rome sous Sixte-Quint. Nous avons remarqué la tête de Ménélas, dont les Romains ont fait *Pasquin*; la statue d'Auguste, déjà vieux, avec le front orné d'un camée, qui représente Jules-César; la statue colossale de Jupiter assis autrefois au palais Verospi; une belle tête de Nerva, trouvée près de l'arc de Constantin; une tête de Corbulon, qui a passé pour un portrait de cet aimable Brutus, le héros du *Jules-César*, de Shakspeare.

20 mars 1828. — Je crains d'abuser de la patience du lecteur. Je ne citerai plus que les bustes en demi-relief, connus sous le nom de *Caton et Porcie*; une statue nue de Septime Sévère, dont Canova s'autorisait pour avoir représenté Napoléon dans le même costume; un *Apollon* étrusque; un *Adonis blessé à la cuisse droite par le sanglier*, ce qui a permis au sculpteur d'exprimer la douleur et la crainte; une *Vénus nue sortant du bain*, copie de la *Vénus* de Gnide; enfin, un fragment qui a pu appartenir à un groupe d'*Hémon soutenant le corps de son Antigone et se donnant la mort*. Nous avons comparé ce fragment

au fameux groupe de la villa Ludovisi (la Chambre des députés à Paris en a une copie).

Enfin, nous avons trouvé au fond d'une grande salle cette *Ariane abandonnée*, qu'on appelait autrefois Cléopâtre. Je serais inintelligible si j'écrivais la centième partie de la discussion que cette statue a provoquée. L'habitude de vivre ensemble donne un dictionnaire commun, et fait qu'on est compris à demi-mot en parlant de *nuances* qui demanderaient deux pages pour être placées sous les yeux d'un lecteur.

L'extrême fatigue nous a empêchés d'examiner les statues du *Gabinetto delle Maschere*.

Ce qui fatiguait surtout nos amis, c'était la contemplation des statues nues et du *beau idéal*. Pourquoi se faire un devoir d'admirer l'*Apollon*? Pourquoi ne pas avouer que le *Persée* de Canova fait beaucoup plus de plaisir? En descendant des hauteurs de l'admiration obligée pour le Torse et le *Thésée*, j'ai remarqué que nos compagnes de voyage ont senti tout le mérite de plusieurs bustes représentant des gens comme il faut de la cour d'Auguste et de celle de ses premiers successeurs. Rien ne faisait plus de plaisir à ces dames que la facilité avec laquelle elles reconnaissaient dans ces têtes l'*habitude du désir de plaire* et des goûts élégants. La tête de Musa, le médecin d'Auguste, nous a surtout frappés (Braccio Nuovo).

On retrouve au contraire toute la rudesse antique dans la plupart des bustes antérieurs à l'époque de César. La tête de Scipion l'Africain (qui probablement voulut faire un 18 brumaire, ne réussit pas, et prit le parti de l'exil de crainte de pis) a toute la physionomie d'un grand seigneur moderne, je veux dire l'habitude de la représentation et la crainte du sarcasme dans les êtres devant qui l'on représente (voir l'*Essai sur les Mœurs*, de Duclos). Le beau buste de Scipion est aux Studj, à Naples; il est de bronze.

25 mars 1828. — Plusieurs papes ont agrandi le palais du Vatican, dans lequel Charlemagne prit son logement lorsqu'il se fit couronner empereur par Léon III. Sixte V, qui trouva le secret de faire tant de choses en cinq ans de règne, a bâti l'édifice immense qui est du côté oriental de la cour de Saint-Damase.

Depuis mille ans tous les architectes célèbres de l'école romaine ont travaillé au Vatican. On nous a montré des ouvrages de Bramante, Raphaël, Ligorio, Fontana, Charles Maderæ, et enfin de ce cavalier Bernin, homme d'esprit, homme de talent, qui dans tous les genres a été le précurseur de la décadence. Me permettra-t-on un mot bas? Le Bernin fut le père de ce mauvais goût désigné dans les ateliers sous le nom un peu vulgaire de *rococo*. Le genre *perruque* triompha en France sous Louis XV et Louis XVI. Nos statues du dix-neuvième siècle se rapprochent du Bernin lui-même, bien supérieur à ses plats élèves. Ce grand artiste n'eût pas désavoué le *Louis XIV* de la place des Victoires. Nous sommes allés chercher dans l'appartement Borgia cette fresque antique si célèbre au dix-huitième siècle sous le nom de *Noces aldobrandines*. Vous trouverez au musée de Naples des fresques antiques bien plus importantes; elles ressemblent au Dominiquin quand il est faible. Les *Noces* ne nous ont fait aucun plaisir. Nous étions encore occupés à rire de certaines fresques représentant les principaux événements de la vie de Pie VI dans la galerie de la bibliothèque du Vatican. Ces fresques, que la faction antifranaise a osé placer à cent pas de celles de Raphaël, sont inférieures, pour le mérite, à ces papiers peints qui, à la porte des petits cafés de Paris, représentent une bouteille de bière en effervescence qui d'elle-même va remplir le verre d'un dragon. Le peintre qui a été choisi pour faire ces tableaux devait avoir un *bien bon esprit*. Il nous a rappelé certaines croix distribuées aux dernières expositions.

26 mars 1828. — Quelle est la meilleure manière d'aller de Paris à Rome? nous demande-t-on de France. D'abord la poste; mais il faut avoir une calèche construite à Vienne et fort légère. Prenez peu de bagages; en traversant ces petits États soupçonneux, chaque caisse ou malle est une source de vexations à la douane ou à la police. Nous avons fait voyager nos caisses par la voie du roulage, qui nous a bien servis. Toutes les dépenses sont doublées en Italie pour un voyageur que l'on voit arriver en poste, et souvent les brigands n'arrêtaient que les voitures en poste, et dédaignent les autres.

On peut prendre la malle-poste jusqu'à Belfort et Bâle, si l'on passe par le nord de la Suisse; et jusqu'à Pontarlier ou Ferney, si l'on veut arriver directement au Simplon. On prend la malle-poste jusqu'à Lyon ou Grenoble, si l'on passe par le Mont-Cenis; et enfin jusqu'à Draguignan, si l'on veut éviter les montagnes et entrer en Italie par le beau chemin en corniche, chef-d'œuvre de M. de Chabrol. On arrive de Nice à Pise en passant par Gênes; cette dernière route est de beaucoup la plus longue; on trouve, en côtoyant la plus jolie mer du monde, des aspects délicieux. Rien ne ressemble moins à l'Océan.

La plus expéditive, et, suivant moi, l'une des plus jolies routes, commence par quarante-huit heures de malle-poste; on arrive à Belfort; une petite voiture conduit à Bâle (douze francs). On peut prendre la diligence pour Lucerne; on navigue ensuite sur ce lac singulier et dangereux, théâtre des exploits de Guillaume Tell; on voit le lieu où il repoussa du pied la barque de Gessler. On arrive à Altorff; c'est sous les tilleuls de la grande rue de ce bourg que Guillaume Tell fit tomber la pomme placée sur la tête de son fils. On entre en Italie par le Saint-Gothard, Bellinzona, Como et Milan.

Comme le Simplon est à mon gré plus beau que le Saint-